

Maranhão (Brésil) par le professeur Darcy Ribeiro, membre du Conseil national de Protection des Indiens à Rio de Janeiro. M. Darcy Ribeiro, membre correspondant de la Société suisse des Américanistes, perpétue la grande tradition de son chef, le maréchal Rondon : le Service de Protection des Indiens (S. P. I.) freine l'impact désordonné de notre civilisation sur les archaïques cultures indigènes. La fraîche vision de quelques heures de ce petit groupe humain, physiquement harmonieux, mentalement équilibré, qui n'accepta qu'en 1928 la coexistence pacifique avec les néo-Brésiliens, représentés par les fonctionnaires pleins d'abnégation du S. P. I., illumina ce film.

Inventeurs méconnus, les Indiens ont découvert des techniques simples et pratiques qui leur permettent de survivre dans une nature sévère, chargée de sucs mortels pour les ignorants et les rêveurs. Quelques objets admirablement fonctionnels, un sens visible de la beauté, leur permettent de dominer les êtres vivants, la matière inanimée et la chimie malsaine de la grande forêt. Quelques séquences de la vie laborieuse, retour de chasse, récolte, préparation du manioc par le procédé du tipiti, tissage, tressage, alternèrent avec d'aimables scènes de vie familiale. La séquence la plus émouvante de ce film, hélas trop court, est celle de la fabrication des flèches par ces archers de la forêt tropicale. Dans une hampe de roseau sélectionnée par des yeux et des doigts dignes de ceux d'un mécanicien de précision, s'insèrent une pointe de bois dure et un talon à encoche, celui-ci ligaturé au fil de coton et collé à la résine, après calibrage et fixation hélicoïdale de deux plumes. Ici, ce n'est plus un "Sauvage", fût-il bon, qui sans outils, effectue des gestes gracieux, efficaces et décontractés, mais l'image inoubliable de ce qu'est le travail chez des hommes sans loisirs, récolteurs, pêcheurs, chasseurs et surtout planticulteurs de manioc et de bananes. La nuit tombée, la lente oscillation des hamacs suspendus dans la case commune, tel le pendule d'une horloge, scandé le temps pour ces hommes qui ne le connaissent pas et, avant de s'endormir, une jeune Indienne jette un regard paisible sur son petit univers d'où la peur semble bannie.

G. L.

Jean S. PICTET : "Les Indiens de l'Amérique du Nord - II. La vie matérielle.

3 février 1960.

Poursuivant le cycle de ses causeries sur les Indiens de l'Amérique du Nord, M. Jean S. Pictet a étudié, devant les membres de la Société suisse des Américanistes, la vie matérielle de ces peuples durant la période allant du XVI^e siècle jusqu'au milieu du siècle dernier. Il avait, lors d'une première réunion, considéré ces Indiens sous l'angle de leurs races et de leurs langues. Brossant cette fois une large fresque divisant leurs territoires en six grandes zones de culture fondées sur le complexe alimentaire, le conférencier aborda le grand problème du comportement humain conditionné par la géographie physique.

Les deux zones du maïs sont les régions où la culture matérielle avait atteint son plus grand développement, l'influence des hautes

civilisations du Mexique ayant probablement filtré jusqu'à elles. C'est le pays des "mounds", ces monticules de pierre et de terre érigés des siècles avant l'arrivée des Blancs; les uns sont en forme de pyramide, les autres tronqués se terminant en plateformes sur lesquelles se dressaient des édifices, d'autres encore en forme d'animaux comme celui du Grand Serpent qui a 175 mètres de long.

Les nombreuses tribus peuplant la zone du maïs de l'Est s'étendaient de la Louisiane aux Grands Lacs et de l'Atlantique au Mississipi, pays couvert de forêts. Les Indiens y étaient agriculteurs, accessoirement chasseurs; chaque tribu, voire chaque famille, possédait son territoire. Certaines tribus pêchaient au poison. Leur alimentation était basée sur le maïs; leurs habitations en bois, ou simples abris surélevés couverts de feuilles, étaient souvent groupées en villages protégés par une palissade; leurs canoës étaient d'écorce ou d'arbres creusés; leur vaisselle était surtout de bois; ils portaient des vêtements de peau de daim (ou de toile dans le sud), des mocassins, et avaient comme arme le fameux "tomahawk", casse-tête en bois ou en pierre. Leur corps portait des cicatrices décoratives et leur tête était rasée, ne laissant subsister qu'une crête de cheveux, la "touffe à scalper", ornée de plumes. Les tribus du Nord, voisines de l'Atlantique, fabriquaient les "wampuns", ces perles taillées dans des coquillages servant à confectionner surtout ces fameuses ceintures auxquelles était attribuée une importance considérable car elles tenaient lieu, non seulement de parure, mais aussi de monnaie et même d'annales, leur disposition pouvant remémorer des faits historiques; elles pouvaient aussi être le gage de la parole donnée.

La zone du maïs du Sud-Ouest comprenait les Etats actuels de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. Contrée très pauvre, montagneuse et semi-désertique, dont les hauteurs rocheuses ont des sommets plats appelés "mesas". Ses populations, en majorité sédentaires, étaient agriculteurs, bergers, et surtout des tisserands prestigieux. Ils habitèrent d'abord des grottes et des abris sous roche, puis construisirent des villages sur les "mesas". Leurs habitations sont les seules maisons à étage de l'Amérique du Nord indigène. On y trouve cependant aussi la hutte basse faite de pieux recouverts de terre, le "tepee" d'écorce et la hutte de branchages. Le gibier étant peu abondant, on chasse surtout le lapin au moyen d'une sorte de boomerang. C'est dans cette région que l'on trouve la civilisation qui fut la plus avancée, celle des Pueblos. Leur culture venait du Mexique, dont certaines découvertes, comme le maïs, l'irrigation, la vannerie, le coton, la poterie et la joaillerie, avaient passé à travers le désert, il y a environ trois mille ans.

La zone du caribou s'étendait du Maine à l'Alaska, elle était peuplée de nombreuses tribus, toutes composées de chasseurs, qui vivaient en petites bandes, dispersées, car il faut 8000 acres de terrain par tête pour pouvoir vivre de la chasse. Leur vie était basée sur le caribou; s'il venait à manquer une année, c'était la famine. On le chassait en hiver, à l'arc ou à l'épieu, avec recours à la "cache", invention typique du Grand Nord, où l'on met encore en réserve la viande séchée, congelée ou transformée en pemmican. Ces Indiens étaient de grands fournisseurs de fourrures: on dit encore "une peau" pour désigner un dollar. Une autre ressource capitale était pour eux l'écorce de bouleau, dont ils faisaient même

des pots et des marmites allant au feu. Ils vivaient dans le "wigwam", hutte d'écorce. Ils utilisaient le traîneau-toboggan tiré par des chiens, et les raquettes, cette autre invention indienne.

La zone du bison constituait l'une des plus vastes étendues d'herbe du monde, située entre le Mississipi et les Montagnes Rocheuses. Dans cette région peu irriguée, où il n'y a presque pas d'arbres, les Indiens des Prairies étaient peu nombreux et sédentaires; mais, après l'introduction du cheval par les Espagnols au XVII^e siècle, ils devinrent des semi-nomades. Leur existence dépendait presque exclusivement du bison, nommé faussement buffle (buffalo) par les premiers voyageurs. Tout dans le bison était utilisé, on en faisait même les "bull-boats", ces curieux bateaux ronds en forme de chaudron utilisés pour franchir les rivières. Ces tribus ne faisaient pas de poterie ni de vannerie. N'ayant aucune agriculture, leur alimentation végétale se limitait aux racines et aux baies. Ces Indiens portaient les cheveux longs partagés en deux tresses. Les jeunes avaient une plume d'aigle fixée derrière la tête par un bandeau de cuir. Les guerriers plus âgés et les chefs portaient la grande parure faite des plumes caudales de l'aigle. C'est parmi ces tribus que l'on trouve le calumet tribal, symbole de paix, "moyen de grâce", qui obéissait à tout un rituel, tant pour sa fabrication que pour son utilisation. La "loge à transpirer", qui se rencontre un peu partout en Amérique du Nord, est caractéristique chez les Indiens des Prairies.

La zone des graines comprenait la Californie et le sud du Plateau (Nevada et une partie de l'Utah). Dans le sud désertique, les Indiens y étaient les plus pauvres de l'Amérique du Nord. Mais c'est en Californie qu'ils étaient les plus nombreux lors de la découverte. L'agriculture y était inexistante; les Indiens ramassaient tout ce qui se mange et les glands fournissaient la base de la nourriture. On mangeait aussi les souris, les sauterelles, les insectes. L'habitation était la hutte de branchages, renforcée en hiver par des murs de terre. Pas de bateaux mais de simples radeaux. Les vêtements étaient faits de fibre d'écorce ou d'herbe; les colliers de coquillages servaient aussi de monnaie. La culture de ces peuples serait d'un bien faible niveau s'ils n'avaient pas confectionné les plus grandes et les plus belles vanneries d'Amérique du Nord et peut-être du monde, si serrées qu'on peut y mettre des liquides.

Toute la côte du Pacifique et son arrière-pays formait la zone du saumon où la vie reposait sur la mer, les rivières et la forêt. Ses populations de pêcheurs ne connaissaient pas non plus l'agriculture, leur alimentation était basée sur le saumon, frais, séché ou en poudre. Ils chassaient aussi la baleine, sur de grands canoës pouvant avoir 15 m. de long, faits de cèdres creusés au feu. Leur seconde grande ressource était le bois, surtout le grand cèdre rouge qu'ils pouvaient tailler avec leurs outils de pierre. Leurs habitations de bois avaient parfois 30 m. de long. Tous les objets usuels étaient en bois. Leurs vêtements étaient faits de laminières d'écorce tissées ou en peau; ils tissaient aussi d'admirables couvertures. La sculpture sur bois était très développée; masques de cérémonie, armures de bois, et les célèbres mâts-totems pouvant atteindre 25 m. de haut, qui ne représentent pas vraiment des totems mais plutôt des

blasons ou des illustrations d'événements historiques ou légendaires : on pouvait "réciter" un mât-totem.

Un très beau choix de clichés illustra cette conférence, magistrale leçon pour tous ceux qui s'intéressent aux Indiens de l'Amérique du Nord, dont la vie psychique et sociale sera étudiée lors d'une prochaine causerie.

P. P. S.

Henri LEHMANN, Paris : Vie quotidienne et spirituelle des Indiens Mam, Colotenango (Guatemala). 20 février 1960.

Sous-directeur du Musée de l'Homme à Paris et conservateur des collections américaines de cette institution, M. Henri Lehmann est le type même de l'enquêteur sur le terrain. Chacun se souvient de sa magistrale conférence consacrée, il y a quelques années, au récit du décapage d'une colline recouvrant la forteresse de Mixco Viejo, au Guatemala. A ce moment, l'archéologue de la première expédition franco-guatémaltèque précédait l'ethnographe, qui cette fois, à l'occasion de l'assemblée générale annuelle de la Société suisse des Américanistes, fit connaître, au cours d'un exposé sobre mais complet, les protagonistes d'un film tourné à Colotenango, dans les montagnes du sud du Guatemala, et consacré surtout à quelques fêtes religieuses.

Ici, le mot "fête" doit être séparé de toute idée de liesse. Aucun sourire, aucune réjouissance, même pas la fameuse "tristesse indienne", mais des faces mornes et sans expression, que l'ivresse alcoolique de quelques dramatiques séquences n'illuminait même pas. Les groupes en marche se composaient de fantômes impassibles. Le choc des éléments les moins valables de notre culture sur l'antique civilisation maya, peut-être déjà séparée des sources vives de son inspiration, a donné naissance à un syncrétisme religieux maladroit mais sincère. Deux strates culturelles apparaissent dans ce film; elles coexistent et s'intercalent, soit par des manifestations extérieures copiant assez mal certains aspects du catholicisme, ou des rites mayas dont le sens est perdu et qui semblent tout aussi formels, soit par des institutions, les unes constitutionnelles comme l'élection de la municipalité, les autres officieuses, comme les chimans, mainteneurs de traditions ou comme les parlementeros, orateurs qui connaissent les "paroles".

M. Lehmann s'est soumis avec science et patience aux innombrables servitudes imposées à l'ethnographe enquêtant sur le vif. Il a démontré une fois de plus que les éblouissants digests et les documentaires arrangés pour complaire à la sensibilité du grand public mal préparé par les marchands de pellicules à sensation, sont ternes en face de bandes comme les siennes, dont la lenteur précise souligne la misère de ces pauvres gens. Ici, il a spécialement enregistré la Fête des Fleurs, celle de la Chandeleur et l'invocation à la pluie. La désespérante monotonie de ces cérémonies dirigées par un sacerdoce indigène officieux, avec l'accord